

## Hommage au professeur Robert WAITZ

Nous étions en plein hiver, il faisait très froid, le thermomètre affichait peut-être moins quinze degrés sous le zéro, et un vent glacial soufflait sans cesse. J'étais frigorifié dans mes vêtements rayés trop légers et comme je n'avais plus de chiffons pour les envelopper, mes pieds étaient nus dans les galoches à semelles de bois.

J'étais arrivé au camp par le convoi n°64 du 10 décembre 1943, il y avait une année. C'était un dimanche après-midi et je n'allais pas travailler à l'usine de l'I.G. Farben que nous appelions la Buna, du nom du caoutchouc synthétique qu'elle devait produire. Maintenant, avec le recul, lorsque je pense aux dimanches après-midi, je n'arrive pas à comprendre. Nous étions des bagnards, corvéables à merci, la logique eut voulu qu'ils nous fassent travailler sans répit pour l'effort de guerre allemand et pourtant, je m'en souviens très bien, le dimanche après-midi, je n'allais pas à l'usine !

Les deux cabanes du KB, de l'infirmerie, étaient séparées du reste du camp par un grillage non électrifié. Je me trouvais le long du grillage, du côté du camp lorsque j'ai été appelé par un déporté qui était de l'autre côté. Il portait une blouse qui n'était plus tout à fait blanche. Il m'a demandé mon âge, en allemand, et lorsque je lui ai répondu, de façon à peine audible et avec un épouvantable accent, que j'avais 17 ans, voyant que j'étais français, c'est en français qu'il m'a posé à nouveau la question sur mon âge. Puis il m'a demandé mon numéro matricule tatoué sur le bras gauche : 167 472 et le Bloc dans lequel je couchais, le Bloc numéro 10. Puis, je ne me souviens plus du tout comment cela s'est passé, car ma mémoire, comme toutes les mémoires, est sélective et a occulté totalement certains événements, mais le lendemain je me suis retrouvé dans le KB, dans le Krankenbau dans cette cabane qui voulait être une infirmerie !!

Je suis resté avec ce médecin une huitaine de jours alors que je n'étais pas pathologiquement malade. Lorsqu'un SS arrivait je me jetais sur la paille la plus proche, même si elle était occupée, et lorsqu'il repartait je me relevais et essayais, maladroitement de me rendre utile. Un jour un SS est venu pour sélectionner les malades qui, selon ses critères ne pourraient plus travailler. Ceux qu'il désignait étaient ensuite transférés avec d'autres déportés devenus aussi des morts vivants, vers les chambres à gaz de Auschwitz n°1 ou de Birkenau puisqu'il n'y en avait pas à Buna-Monowitz. Ce SS était peut-être récemment arrivé au camp, je ne sais pas, mais à sa question pour savoir qui j'étais, "il est mon infirmier", lui a-t-il répondu. Cette réponse l'a heureusement contenté car on imagine facilement ce qui serait advenu de cet homme, si le SS s'était rendu compte que ce n'était pas vrai !

Il m'a donc gardé au KB une huitaine de jours. Huit jours, une petite semaine, cela semble bien peu, et pourtant c'est énorme pour celui qui, comme moi, était épuisé. Rester dans un lieu relativement chauffé alors qu'il fait très froid dehors; recevoir une soupe plus chaude et contenant plus de pommes de terre que celle qui était distribuée dans la cabane n°10; être à l'abri du vent glacial qui souffle en permanence dans ce coin de Haute Silésie, pays perdu oublié du monde des vivants; ne plus assister aux appels interminables; et ne plus aller à la Buna pour y faire un travail harassant, tout cela a été un havre de salut qui fait que je lui dois beaucoup, et en particulier, peut-être, d'être présent, à vos côtés, aujourd'hui.

Je puis affirmer, pour l'avoir appris quelques temps plus tard, que ce que ce médecin avait fait pour moi en me permettant de retrouver quelques forces il le faisait aussi fréquemment pour d'autres.

Lorsqu'on me demande s'il y avait des mouvements organisés de résistance active à l'intérieur du camp de Buna-Monowitz, je réponds invariablement, que je ne sais pas et que je ne peux de ce fait ni nier leur existence, ni l'affirmer, mais ce que je sais, en revanche, c'est qu'il y avait des hommes qui avec grand courage en regard des énormes risques qu'ils prenaient, ont été des héros. Je cite alors, inmanquablement parmi ceux-ci en lui donnant la première place, le Professeur Robert Waitz en expliquant ce qu'il avait fait pour moi et que je viens rapidement de vous conter. Car c'était lui le médecin du Krankenbau qui pendant huit jours, au cours de cet hiver très rude, m'a permis de survivre dans un univers redevenu humain.

Sam Braun  
Déporté à l'âge de seize ans  
Matricule n° : 167 472